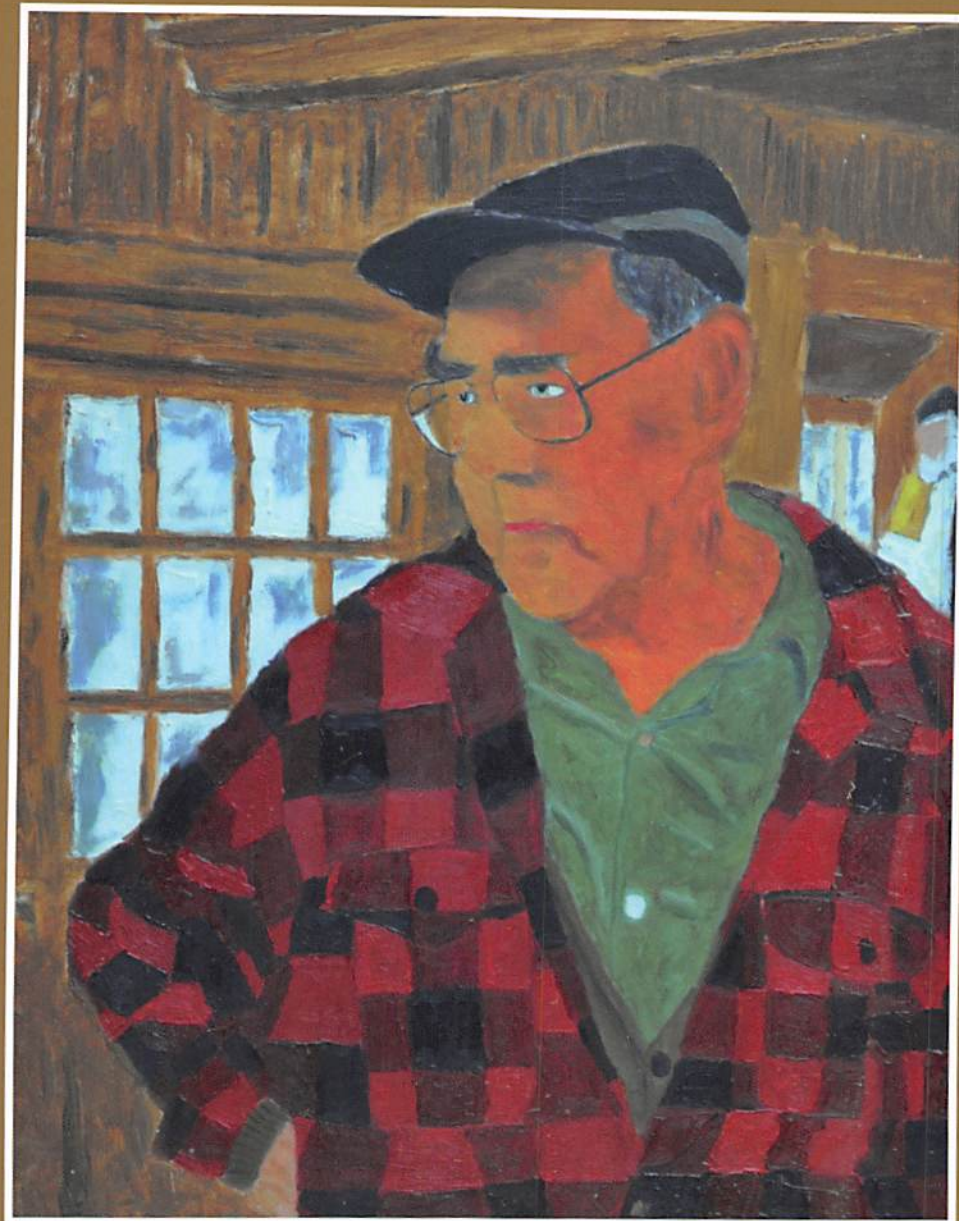


R E V U E
d' **HISTOIRE**
de **Charlevoix**

N u m é r o 8 1

A o û t 2 0 1 5



HOMMAGE À
LOUIS RIVERIN



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Le drapeau évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

MEMBRES CORPORATIFS (1 000\$ ET PLUS)

DR JEAN-LUC DUPUIS
CASINO DE CHARLEVOIX

POWER CORPORATION
HYDRO-QUÉBEC

CENTRE DE SANTÉ BEAUTÉ
FRANCINE THIBEAULT

MRC DE
CHARLEVOIX-EST

MEMBRES BIENFAITEURS À VIE (1 000\$ ET PLUS)

Alarmes et Extincteurs
Charlevoix
Robert Ascah
Auberge La Maison Otis
Yvon Bellemarre et Janine
Tourville
Johanne Bergeron
Rosaire Bertrand
Jean-Pierre Bouchard
Marc Bouchard
Martin Brisson
Janet C. Casey
Rémi Clark
Marc DeBlois
Yolande et Pierre Dembowski

Yves Downing
Cécile Dumont
Jean-Claude Dupont
Domaine Forget
Fondation René-Richard
Jacques Fortier *
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M. et Mme Leslie H. Gault
Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Robert Labbé
Fernand Labrie
Laurent Lafleur

Paul et Rita Lafleur
Monique Larouche
Pierre Legault
L'Héritage canadien du Québec
Lico imprimeur
Xavier Maldague
Municipalité de
Notre-Dame-des-Monts
Municipalité de
l'Isle-aux-Coudres
Petites Franciscaines de Marie
Guy Paquet
Municipalité de Saint-Hilarion
André P. Plamondon
Maurice Potvin

Gilles Poulin
Diane et Jean-François Sauvé
Walter et Mary Schatz
Réjeanne Sheehy
Cyril Simard
Yolande Simard-Perrault
Rita Simard-Smookler
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis Tremblay
Louis-Marie Tremblay et
Yvette Froment
Ville de Clermont
J.C. Roger Warren

MEMBRES BIENFAITEURS (100\$ À 999\$)

Pierre E. Audet
Arthur Beaulieu
Pierre Beaupré
Hilarion Bergeron
André Bouchard
Simon Bouchard et
Gilberte Harvey
Jean-Paul Boudraux
Léonce Brassard
Ulysse Brassard *
Caisse populaire de La Malbaie

Victor Cayer
Caroline Dame
Martial Dassylva
Claudette De Blois
Henri Desmeules
Johanne Desrochers
Thomas Donohue
Léonce Gauthier
Hélène Gervais
Magella Girard
Jean Giroux

Raymond Guay
Claude Harvey
Hélène et Jean-Luc Harvey
Monique Hervieu
Esther Jean
Alan Klinkhoff
Guy Lachapelle
Fernand Lapointe
Guy Le Rouzès
André Maltais
Gabrielle Marceau

André Morin
Lyse Nantais-Godin
Carol Richard
Lorraine Rochette
Martin Rochette
Cédulie Simard
Denis Tourangeau
Claude et Janine Tremblay
Hervé Tremblay

MEMBRES DE SOUTIEN (50\$ À 99\$)

Louis Asselin
Daniel Audet
Jean Bergeron
Louis Bhérier
Bernard Bouchard et
Micheline Dufour
Boulangerie Bouchard
Louise Boulanger
John A. Bross
Guy Bureau
Gérald Cayer et
Yolande Duchesne
Henri Chaperon
CIHO-FM
Marc Clotuche
Wellie Desbiens
Antoine Desgagnés
Antoine Desmeules
Marc Desmeules
Claude Despins
Suzanne Duchesne
Mathias Dufour

Simone Éthier-Clarke
Luc Filion
Hélène Fortier
Eudore Fortin
Jules Garneau
Pierre Gaudreault
Réal Gaudreault
Janine Gauthier
Pierre Gauthier
René Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Élisabeth Gauthier
Chantal Giguère et
François Chevrier
Pierre Girouard
Robert Giroux
Johanne Guérin
Madeleine Guérin
Richard Guèvremont
Christian Harvey
Claude Harvey
Clément Harvey

Daniel Harvey
Louise Harvey
Madeleine Harvey
Robert Harvey
Édith Jean
Lucille Lafond-Colombeau
Gilberte Landry-Boivin
Claude Lapointe
Réal Lapointe
Michel Leclerc
Jean-Marie Lemieux
Joseph Lemieux
Manoir Hortensia
Robert Marcotte
René Martin
Patrick McKenna
Jacques Michaud
Réjane Michaud-Huot
Laurent Ouellet
Jean-Denis Paquet
Jean-Pierre Paquet
Philippe Poulin

Yvon Racine
Claire Renaud-Tardif
Restaurant et Motel Le Mirage
Hélène Rochette
Louis Rochette
Raymond Roussel
Municipalité de
Saint-Aimé-des-Lacs
Pierre-Paul Savard
Réal St-Laurent
Claude St-Charles
Michel Tétreault
Sébastien Thibeault
Diana Trafford
Carole Tremblay
Daniel et Jeannine Tremblay
Georges-Étienne Tremblay
Johanne Tremblay
Raymond Tremblay
André Trotier
Gilles Turcotte
Ville de La Malbaie

REVUE D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Numéro 81, Août 2015

15\$ l'exemplaire

ABONNEMENT : 35\$ par année / 4 numéros

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX :

Serge Gauthier (Président), Raymonde Simard (Vice-présidente), Christian Harvey (Secrétaire-trésorier), Johanne Guérin, Jean-Benoît Guérin-Dubé, Laurence Harvey, Hélène Tremblay, (Administrateurs/trices).

DIRECTEUR ET ARCHIVISTE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX :

Christian Harvey

COMITÉ DE RÉDACTION :

Serge Gauthier et Christian Harvey

COLLABORATEURS DU PRÉSENT NUMÉRO :

Raymond Falardeau, Serge Gauthier, Jean-François Gingras et Christian Harvey

Merci au Docteur Jean-Luc Dupuis pour sa participation à ce numéro.

MONTAGE: Christian Harvey

COUVERTURE :

Louis Riverin

Tableau de Mario-Bernard Tremblay, d'après une photographie de Réjean Tremblay.

POUR NOUS JOINDRE:

Société d'histoire de Charlevoix

156, de l'Église (La Malbaie)

G5A 1R4

Téléphone: (418) 665-8159

Courriel: shdc@sympatico.ca

Web: www.shistoirecharlevoix.com

Le bureau de la Société d'histoire de Charlevoix est ouvert du lundi au vendredi de 9h00 à 16h00.

Les opinions émises dans le présent numéro n'engagent que les auteurs et pas le comité de rédaction de la *Revue d'histoire de Charlevoix* ni la Société d'histoire de Charlevoix.

Tous droits réservés, Société d'histoire de Charlevoix, 2015.

Dépôt légal, 3^e trimestre 2015.

ISSN 0829-2183

Port de retour garanti

Envoi de publication.

Numéro de convention: 42624513

PRÉSENTATION

Hommage à Louis Riverin. Nous tenions à le faire depuis longtemps. Grâce à l'appui du Docteur Jean-Luc Dupuis, de Power Corporation, nous pouvons enfin souligner l'apport inestimable de ce grand artiste du fer forgé qui a vécu et œuvré à La Malbaie. Les témoignages sont complets, magnifiques, avec un article très précis de Christian Harvey sur l'histoire de la forge Riverin. Le souvenir de l'homme y est; la trace de son travail gigantesque aussi. Les peines de l'homme aussi, ses réalisations, sa constance, ses efforts, toute l'ampleur de sa réussite d'artiste. Rien n'y manque. Il y a de belles photos, une peinture de Mario-Bernard Tremblay en couverture et bien des pages de souvenirs touchants et aussi parfois amusants. L'héritage de Louis Riverin n'est pas triste. Il faut le redécouvrir. L'aimer. Le protéger. Tout cela est encore possible et c'est là l'invitation ultime de ce numéro 81 de notre *Revue d'histoire de Charlevoix*, sous la forme d'un regard admiratif mais surtout d'un appel à préserver le bâtiment de cette forge Riverin si riche d'histoire et d'un patrimoine si précieux pour La Malbaie et Charlevoix.

Ce numéro vous offre aussi une chronique militaire de Raymond Falardeau consacrée à Jean Warren. Un article important de Jean-François Gingras présentant le journal d'une de ses ancêtres résidante de Baie-Saint-Paul dans la première moitié du 20^e siècle, une pièce manuscrite unique désormais conservée aux archives de la Société d'histoire de Charlevoix. Enfin, une chronique du livre complète ce numéro de grand intérêt qui est aussi un devoir de mémoire envers notre passé régional qu'il convient de ne jamais oublier.

SERGE GAUTHIER, Ph.D.

Président de la Société d'histoire de Charlevoix

Cher Louis,
Depuis que tu es parti, je ne t'ai pas oublié. Tu dors au gré des saisons dans la terre de tes ancêtres. Je me souviens de mes visites innombrables à ta forge. Je me souviens de l'odeur, des bruits insolites, des planchers craquants, de l'enclume, du soufflet, du feu de forge et que tout cela était beau. Sur un bout de papier brun, tu prenais tes commandes, esquissais des objets : coqs, perdrix, hiboux, chandeliers, canards, chenets, chaises de jardin, portes de foyer, arches de cour et quoi encore... Ton talent, ta créativité, ton ingéniosité me surprenaient toujours. Ta clientèle fut d'abord composée d'estivants qui s'arrachaient tes œuvres. Puis ta réputation dépassa les frontières : célébrités, collectionneurs de renom, hommes politiques ont visité ta forge en quête d'un petit chef-d'œuvre. Le Pape Jean Paul II a reçu des mains du Premier ministre du Canada, le Très Honorable Jean Chrétien, une magnifique perdrix que tu avais fabriquée. J'ai aussi offert, à titre de président du Musée de Charlevoix, au Très Honorable Brian Mulroney, un canard fait par toi. Les Amis de la Forge Riverin sont nombreux à vouloir préserver ton héritage si précieux et ils voient en toi le plus grand forgeron dinandier d'art populaire au Québec. Ton propre milieu doit te connaître et te reconnaître. Merci pour ta contribution à l'héritage culturel et patrimonial de Charlevoix.

JEAN-LUC DUPUIS, M.D.

Président-fondateur du Musée de Charlevoix

Président des Amis de la Forge Riverin



Photo: Gilles Legault

Vue de la forge Riverin vers 1990

DOSSIER SPÉCIAL
EN HOMMAGE À
LOUIS RIVERIN
(1918-2004)

FORGERON ET ARTISTE DU FER

Hommage EN SOUVENIR DE LOUIS RIVERIN

Par Serge Gauthier, Ph.D.



Photo: Gilles Legault

Louis Riverin devant son feu de forge

Je me souviens de ce coup de téléphone d'un animateur de la radio de Charlevoix me demandant une entrevue, suite à votre décès, survenu en 2004. J'ai accepté et l'animateur m'a dit alors à peu près ceci :

- Ce sera bien d'en parler car il est mort déjà depuis 3 ou 4 semaines, je crois, et personne ne l'a encore signalé dans les médias.

Pas un mot dans les médias. Après quatre semaines ou presque. Comment cela était-il possible? Et il en faudra encore bien des semaines pour que les autres médias de la région ne parlent finalement de votre disparition. Trop tard. Bien trop tard. Depuis cet oubli me hante un peu. Je ne comprends toujours pas que La Malbaie et Charlevoix perdent un si grand artiste, jouissant d'une renommée internationale, et tout cela dans l'oubli. Comment comprendre? Comment expliquer cela? Et depuis, il y a eu bien pire.

Encore il y a peu de temps, sur ce média parfois odieux qu'est Facebook, un individu plein de hargne me quali-

fait de « boulet » pour le développement de La Malbaie, parce que je m'étais simplement exprimé en faveur de la conservation de votre forge, désormais menacée par le pic des démolisseurs. Mais pourquoi tant de haine? Contre moi ce n'est rien, j'ai connu pire. Mais contre vous aussi, je ne comprends pas. Et votre histoire est pourtant si belle...

Je vous ai connu actif à l'été 1981 alors que, simple employé étudiant travaillant au Musée régional Laure-Conan installé alors dans l'ancien bureau de poste au centre-ville de La Malbaie, j'allais vous voir pour admirer votre travail. Je prenais de longues pauses et je trouvais chacune de vos œuvres belles et magnifiques. Simples et complexes à la fois. Comme vous. Un beau jour vous m'avez demandé ce que je venais faire et j'ai dit :

- Je viens juste regarder...

Et vous avez répondu tout sec :

- Alors assis-toi sur le banc et regarde...

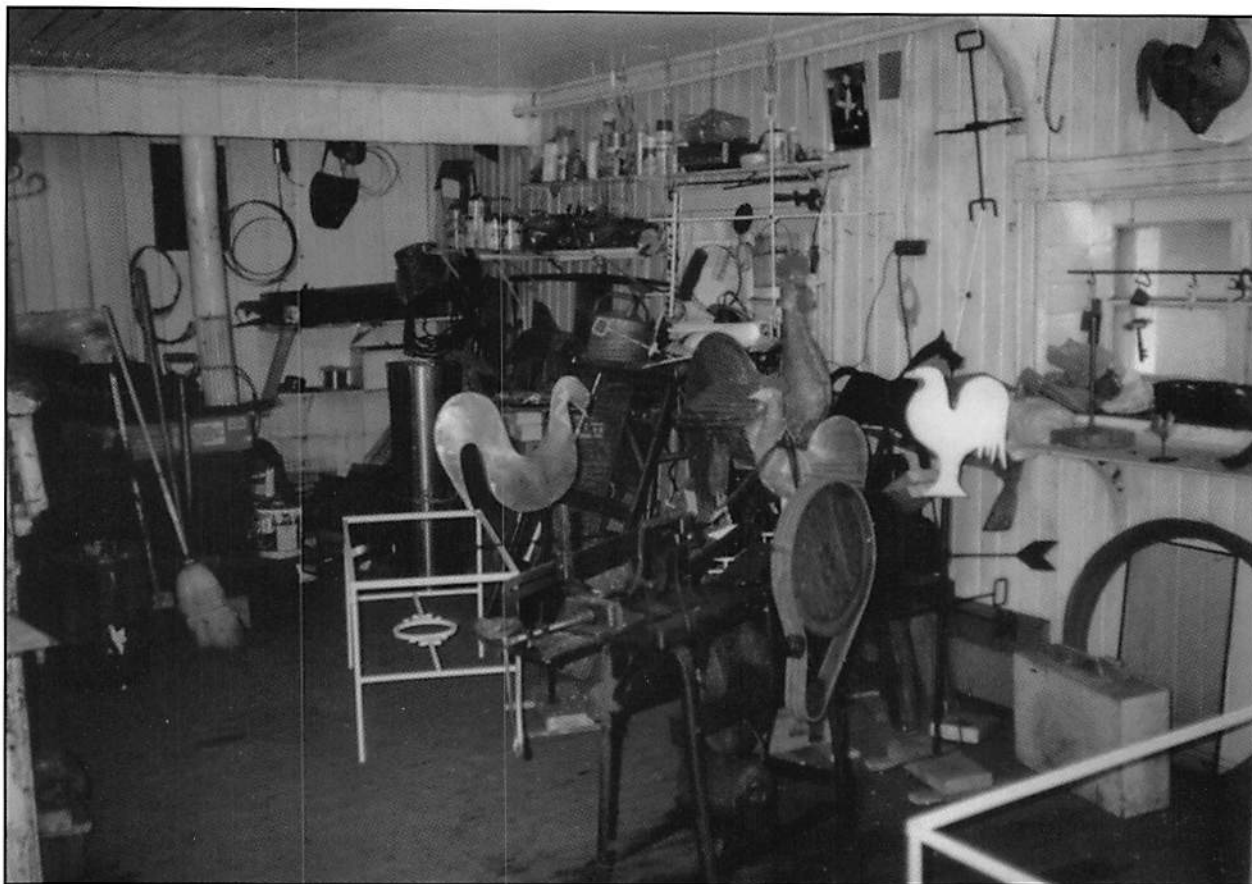


Photo: Gilles Legault

Ses modèles

Vous n'étiez pas bien méchant, peut-être timide, un peu rugueux comme il se doit lorsque l'on est un forgeron, ce personnage d'autrefois représenté comme un homme fort et impressionnant. Ce n'était cependant pas votre style. Nulle prouesse physique ne paraissait vous préoccuper : vous étiez un artiste dans l'âme. Et ces coqs flamboyants sculptés par vous étaient tous à leur manière des chefs-d'œuvre. Je les trouvais si beaux que j'en oubliais presque de retourner travailler au Musée... où personne ne se serait occupé de mon absence de toute façon, pas plus que ces gens-là ne s'occupaient de votre présence non loin d'eux, tout occupé qu'ils étaient à concocter quelques expositions en hommage aux vilégiateurs anglophones, mais pas en hommage à vous. Que c'est triste. Un jour, je vantais votre travail à un restaurateur du coin et celui-ci me répondit simplement :

- Quoi, il y a une forge sur la rue Saint-Étienne à La Malbaie, je n'étais pas au courant...

Et pourtant votre enclume résonnait. On l'entendait de la rue. Et plusieurs continuaient encore d'ignorer votre présence. Le temps des forges villageoises étaient bien loin déjà. La vôtre survivait et le plus grand nombre ignorait pourquoi. Peu d'entre eux aurait pénétré pour voir. Juste pour voir. Ou pour acheter. Ceux qui achetaient vos œuvres n'habitaient pas la région à l'année

pour la plupart. Vous deviez beaucoup au milliardaire Paul Desmarais et à son épouse qui vous avaient pris en affection, sans doute en admiration. Grâce à eux, vous avez eu des ventes régulières, des clients prestigieux comme le Sheik Yamani d'Arabie Saoudite par exemple. Vos œuvres ont parcouru le monde et, un soir au Téléjournal de Radio-Canada, vous avez vu le Premier ministre canadien, le Très Honorable Jean Chrétien, remettre une de vos sculptures au Pape Jean-Paul II. Ce fut un des plus grands moments de votre vie et comme vous me le disiez avec un sourire en 2000 :

- C'était merveilleux, voir le pape tenir une de mes sculptures, moi je suis catholique et puis Jean Chrétien c'est mon parti, j'ai toujours été libéral...

Vous étiez en tout temps modeste. Même avec les grands de ce monde devant vous. Comme un bon Charlevoisien, un peu ébloui par ce luxe passager qui nous passait devant les yeux en période estivale. Vous n'étiez toutefois pas un artiste naïf, ni populaire, ni rien de ces étiquettes un peu confuses utiles aux muséologues carriéristes et obnubilés surtout par eux-mêmes. Vous étiez un grand homme. Vous étiez un grand artiste. Il peut y avoir des artistes d'envergure internationale qui sont de La Malbaie, de Charlevoix, et pourquoi n'a-t-on pas vu toute la grandeur artistique qui était bel et bien la vôtre?



Photo: Gilles Legault

Ses outils

Pourquoi ne la voit-on pas encore?

Vous n'étiez pas pauvre, pas misérable du tout. Vous ne demandiez rien aux gouvernements surtout pas des subventions pour restaurer votre forge qui n'avait pas à être transformée en attrape-touriste et ça vous le saviez bien. Vous gardiez vos habits de travailleur, votre calotte, vos outils, votre vieille forge. Tout cela se maintenait. Venait de loin. Vous étiez l'héritier d'une vieille tradition de forgerons remontant presque aux origines de La Malbaie. Vous n'étiez plus seulement un forgeron toutefois, mais un artiste désormais. Vous aviez sublimé ce métier en voie de disparition pour en faire un travail artistique, un cheminement monumental vers la Beauté et vers l'Art. Et vos concitoyens ne voyaient pas grand-chose de tout cela. Qui aurait pu leur dessiller les yeux?

Un homme comme le Docteur Jean-Luc Dupuis, sans doute, interpellé du fait que la paroisse catholique de La Malbaie s'était procurée dans les années 1980, un coq en fer forgé par un forgeron d'une autre région, pour orner le clocher de l'église. Comment aurait-on pu vous faire plus mal? Vous qui aviez tant de respect pour l'Église catholique. Mais, on n'avait pas pensé à vous. Le Docteur Dupuis a entrepris, dans un geste à la Don Quichotte face non pas à un moulin à vent mais à un clocher, de rétablir votre honneur. Il a fait installer

un de vos coqs au sommet du clocher de l'église de La Malbaie et même la réticence des responsables du Diocèse de Québec a fini par céder devant sa longue insistance. Grand Prince, le Docteur Dupuis en a défrayé les coûts personnellement. L'installation de votre coq sur le clocher de l'église de La Malbaie a ainsi été mémorable. Toute la population en a parlé. L'événement a été filmé, mais il est maintenant difficile de retracer ce film... Ce serait beau de le revoir encore à la télévision communautaire. Ce fut un moment de gloire pour vous. Et puis l'oubli est revenu. On vous a oublié encore. Et encore. Et puis, un jour, vous n'étiez plus là.

Je crois que la perte de votre épouse vous a grandement affecté. Vous n'aviez pas de descendants et vous le regrettiez sans doute. Mais comment trouver quelqu'un pour vous succéder? Comme un Roi sans descendance vous avez quelque peu sombré. Trop de solitude, peut-être de l'ennui et l'absence de la compagne en-allée. Et encore et toujours l'oubli. Aucune reconnaissance. Dans une région comme Charlevoix où les gens sont avides de galas de toutes sortes, de remises de prix de n'importe quoi accordés à n'importe qui, je ne crois pas que vous ayez reçu quoi que ce soit. Pas une médaille, pas un hommage. Que c'est dommage!

Alors, la porte de votre boutique de forge ne s'ouvrirait

plus. Peu de Charlevoisiens y pénétraient mais désormais personne ne pourrait plus vous y voir travailler. La mort peut entraîner un oubli définitif. Vous aviez mérité mieux. Et plus. Cependant, il y avait bien une plaque commémorative devant votre forge placée là grâce aux marchands du secteur qui s'étaient souvenus de vous en 2000. À titre de président de la Société d'histoire de Charlevoix, j'ai été impliqué dans ce geste de reconnaissance qui vous a touché, comme vous me l'aviez exprimé à ce moment. J'étais alors en compagnie de Michel Couturier, représentant des marchands du centre-ville impliqués dans le projet, et ce dernier semblait heureux de reconnaître votre importance pour le secteur. Devenu maire de La Malbaie, Michel Couturier, aurait-il oublié cela depuis? Sans doute que non. Est-il occupé à autre chose? Assurément. Mais souhaite-t-il devenir le fossoyeur éventuel de l'édifice de votre forge? Qui voudrait cela? Qui voudrait porter l'odieux de ce geste irréparable pour l'histoire de La Malbaie? Personne j'imagine. Aucun maire sans doute. Michel Couturier ne peut que retrouver la mémoire – si par hasard il l'a perdue - car ce serait trop grave de saccager totalement le souvenir de ce que vous avez été, vous, votre famille, vos œuvres et le trésor inestimable que le bâtiment de votre forge représente dans notre histoire régionale.

Après votre mort, la suite fut lamentable. Le bâtiment demeurait désert. J'ai été impliqué avec les Amis de la Forge et avec le Docteur Dupuis toujours en tête, dans une démarche visant à faire acheter la forge par la Ville de La Malbaie. Je me souviens d'avoir demandé à vos sœurs, héritières du lieu, de considérer l'offre de la ville. Elles ont accepté, confiantes comme nous que notre Ville de La Malbaie allait préserver le bâtiment et qui mieux que notre Municipalité pouvait le faire? Tout cela était prometteur. J'oubliais qu'il y a eu une courte exposition au Musée de Charlevoix désormais relocalisé à Pointe-au-Pic, peu de temps après votre mort. J'oubliais et ce fut vite oublié. Presque rien. Une recherche faite à la vitesse : vide et chargée d'erreurs historiques. Il faut oublier et rien de significatif depuis. Faut-il oublier cela aussi...

La pièce n'était pas encore toute jouée. Mandatée par les Amis de la Forge et le Docteur Dupuis pour une courte recherche sur la Forge, notre Société d'histoire de Charlevoix a reçu une fin de non-recevoir de la part de la responsable culturelle du CLD de Charlevoix-Est, celle-ci ne voulant même pas toucher de ses mains notre rapport. Et puis, elle a obtenu notre exclusion du comité de relance de la Forge. Mais qu'importait si le projet avançait... Mais, il n'avancait pas. Une autre étude a

été demandée sans que personne n'en connaisse jamais les résultats. Vos outils ont été retirés, un à un, déplacés dans des édifices qui n'auraient jamais dû être choisis pour recevoir un tel héritage. Et ils traînent encore quelque part dans un quelconque bâtiment... Certains conseillers municipaux en virent à songer à la démolition; la responsable du CLD ne parvenait à aucun développement sérieux sinon à un échec considérable. Le Ministère de la Culture a même offert une subvention pour rénover votre forge... qui fut finalement refusée par la Ville de La Malbaie. Mais qui refuse une subvention? Dans votre cas, Monsieur Riverin, tout semble devenir possible même l'impossible et que de bêtises à vrai dire!

Pour tout dire, le pire était atteint. Certains attendent désormais avec une joie presque indicible la démolition de votre forge. Ils en piaffent d'impatience. Trop cher, trop vieux, dangereux. Dangereux pour qui? Le bâtiment tient pourtant le coup après maintenant plus de dix ans de négligence. Il a encore fière allure. Le faire disparaître serait faire disparaître l'histoire même de La Malbaie. Vous ferait-on disparaître aussi et définitivement? Cela ne se peut pas. Vous êtes trop important. Vous avez trop de valeur. Heureusement, vous ne voyez plus cela et qui sait peut-être le voyez-vous? Et pour en penser quoi? Vous avez longuement subi l'oubli voire le mépris de vos concitoyens et vous ne verriez peut-être rien là que du déjà-vu. Et pourtant, il doit bien exister un peu de fierté dans le cœur des Malbéens, un peu de jugement, un sursaut de respect du patrimoine. Il faut l'espérer. Il faut y croire. De toute façon, rien ne se perdra de vous. Vous avez été reconnu ailleurs et si ce n'est pas le Musée de notre région, ce seront d'autres institutions qui vont vous reconnaître. Un jour. Je n'en doute pas. Artiste martyr en quelque sorte, homme modeste et grandiose, il y a longtemps que toute l'âme de votre talent a dépassé le simple lieu de votre forge et s'est élancée loin, bien loin au-dessus de La Malbaie. Vous ne perdrez plus rien. Ce sont les gens de Charlevoix, de La Malbaie surtout, qui perdraient tellement en piétinant ce qui reste du souvenir de votre œuvre, de votre vie. Ils se perdraient eux-mêmes, peut-être sans aucun retour possible. On ne peut extraire de soi ce qui est le plus fort, le plus marquant, sans rester blessé, humilié, démoli plus encore même que le bâtiment qu'on viendrait de détruire et la mémoire qui allait avec. Il n'est jamais trop tard pour retrouver la mémoire, reprendre ses esprits. Il se fait tard déjà. Sauvons donc la forge Riverin! Laissons cette trace d'éternité aux générations à venir, en souvenir de ce grand artiste d'ici dont le nom et le grandeur ne doivent surtout pas s'estomper ainsi et froidement, de notre patrimoine régional.

Histoire

LA FORGE RIVERIN

175 ANS AU CŒUR DU CENTRE-VILLE DE LA MALBAIE (1840-2015)

Par Christian Harvey

Aucun bâtiment encore debout ne témoigne mieux que la forge Riverin de la riche histoire du centre-ville de La Malbaie sur une aussi longue période (175 ans). Un héritage constitué autour de la descendance d'une riche famille de marchands de Québec qui, après vécu l'époque des postes de traite et des relations avec le monde autochtone, est venue s'installer à La Malbaie à la fin des années 1700. Là, pendant 4 générations, une boutique de forge est en opération qui, grâce à Louis Riverin, voit émerger au début des années 1960 une production artistique unique autour du travail du fer.

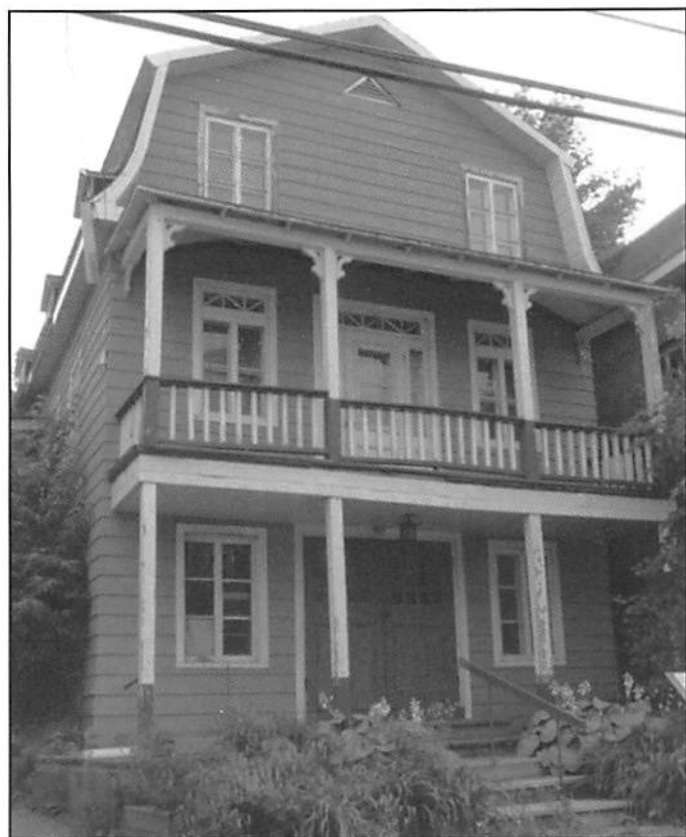


Photo: Christian Harvey

La famille Riverin

Les Riverin de La Malbaie sont les descendants directs d'une riche famille de la ville de Québec. Né en France vers 1665, le patriarche Joseph Riverin s'installe à Québec où il devient un important marchand, banquier et armateur. Il obtient en 1689 la concession de la seigneurie de Belle-Isle située au Labrador. Son fils, Jean-Joseph Riverin (1699-1756), poursuit avec succès une carrière dans le monde des affaires. À la fin de ses jours, il a accumulé une imposante fortune. Comme sa descendance plus tard, il joue un rôle très actif dans la défense de la colonie en occupant la fonction de colonel de la milice du gouvernement de Québec juste avant la Conquête. On connaît peu de choses concernant les premières années de la vie d'Antoine Riverin, son fils, qui le premier s'installe à La Malbaie. Et pour cause. Né à Québec le

17 novembre 1745, Antoine Riverin semble être très actif à l'âge adulte dans le Domaine du roi, particulièrement dans le secteur de la Haute-Côte-Nord. En 1797, on retrouve encore le nom d'Antoine Riverin à titre d'engagé au poste de traite de Tadoussac. Surnommé Ustshinitshiu par les autochtones, il donne naissance à au moins 4 enfants de sa relation avec Marie-Josèphe Keneu. Une partie de sa descendance conserve vivant le nom Riverin sur la Haute-Côte-Nord. Déjà dans la cinquantaine, Antoine Riverin semble tourner le dos à sa progéniture autochtone et va s'installer à La Malbaie à la fin du 18^e siècle avec sa femme depuis 1772 Louise Déry et son fils Antoine, seul enfant né de cette union. Antoine Riverin est mis en terre à La Malbaie le 28 avril 1823. Il était alors lieutenant-colonel de la division de la milice de Northumberland.

En 1807, Antoine Riverin fils (1777-1859) épouse Marie-Anne Blackburn. À titre de cultivateur, il peut compter sur une terre de 240 arpents située dans le rang Pointe-au-Pic dans la seigneurie Murray Bay qui correspond aujourd'hui aux lots 153 et 154 du cadastre de La Malbaie. Selon l'usage, la terre doit échoir à son fils aîné, Antoine Riverin (1808-1895). Le tout est concrétisé par une donation entre vifs en 1845. Les autres fils doivent dès lors se chercher une autre terre ou une profession.

Les débuts de la forge Riverin (1840-1869)

Le constructeur de la forge Riverin se nomme William Riverin (1818-1869). Il opère la boutique pendant tout près d'une trentaine d'années. « Guillaume » Riverin naît à La Malbaie le 10 janvier 1818 du mariage d'Antoine Riverin, « laboureur », et de Marie-Anne Blackburn. Son parrain est le seigneur de Mount Murray, William Fraser. Il se fait connaître par la suite sous le nom de William Riverin. Ne pouvant compter sur l'héritage de la terre de ses parents, il doit chercher à assurer son avenir d'une autre façon. Il choisit alors de devenir « maître forgeron ». Pour ce faire, il obtient le 29 juin 1840 un bail emphytéotique de 35 ans pour une



Coll. SHC

Photo prise le 5 avril 1926 de la résidence ancestrale de la famille Riverin construite en 1840

terre de 60 pieds (18,28 mètres) de front sur 69 pieds (21 mètres) de profondeur située dans le village Nairne, connue plus tard sous le numéro de lot 571. C'est là qu'il érige un bâtiment de forge mais également une maison, une étable, une grange et un hangar. Le 18 janvier 1842, William Riverin épouse Pétronille Forgues, la fille de Charles Forgues, le propriétaire de la terre voisine de son père à Pointe-au-Pic. La famille s'installe dans la maison adjacente à la résidence.

À cette époque, le maître forgeron est un artisan recherché. Le travail du fer demeure essentiel pour les habitants notamment pour le ferrage des chevaux, le moyen de transport principal de l'époque. Toutefois, selon la tradition, les forgerons Riverin se spécialisent dans la réparation des roues des carrioles, tout spécialement celles des nombreux charretiers chargés de transporter pendant l'été les villégiateurs du boulevard des Falaises. À cette époque, on compte selon les recensements plusieurs autres forgerons à La Malbaie, dont Joseph McLean dans le secteur du pont et Élie Angers, le père de Félicité Angers (Laure Conan) dans le secteur de l'Accul.

En plus du travail de forgeron, William Riverin semble tirer profit de loyers payés par des locataires dans sa résidence. Au recensement de 1851, on retrouve un forgeron, Jules Therrien, en compagnie de la famille Riverin. En 1861, William se décrit même comme « hôtelier » et l'on retrouve Élisabeth Gilbert et Félicité Imbeau comme occupantes dans la maison. Sans être un véritable hôtel, au sens strict du mot, on peut affirmer que

la résidence constitue une sorte de maison de chambres. Le 23 décembre 1868, William Riverin « malade de corps mais parfaitement sain d'esprit » fait rédiger son testament par lequel il cède tous ses biens à sa femme Pétronille Forgues. Il décède finalement le 24 mai 1869.

Une deuxième génération (1869-1896)

La deuxième génération à la tête de la boutique est représentée par un autre Guillaume alias William Riverin (1846-1896). Né le 27 décembre 1846, ce dernier n'est pas le fils aîné. Mais il semble que ce soit William Riverin qui soit désigné afin de continuer le travail de la boutique de la forge. Son frère aîné, Georges Riverin (1842-1911), travaille à titre de commis-marchand. Après le décès du premier William Riverin en 1869, la propriété de demeure selon les termes du testament est entre les mains de leur mère Pétronille Forgues. Au recensement de 1871, toute la famille réside ensemble dans la maison. Notons la présence de deux locataires : Emma Bouchard et Joseph Stanislas Perrault nouvel avocat actif au Palais de justice de La Malbaie.

À l'approche du mariage de son fils William, le 15 janvier 1872, Pétronille Forgues lui cède à titre de donation entre vifs « une boutique de forgeron construite en mardiers [...] ainsi que tous les outils généralement quelconque, soufflet, enclume, enfin tout ce qui peut composer la dite boutique ». Dans l'acte notarié, William Riverin « déclare en avoir l'usage et jouissance depuis quelques années et être content et satisfait tel et ainsi que le tout est actuellement ». Toutefois, le legs n'inclut



Coll. SHC

Démolie au printemps 1926, la maison Riverin est remplacée par l'édifice Bouliane. Photo datée de décembre 1930

pas les autres bâtiments. Il aura tout au plus un accès à eux et « à une chambre à coucher dans le haut de la dite maison, s'il le désire, mais il la réparera à ses frais. »

Probablement peu de temps après, William Riverin décide d'apporter des modifications importantes à la forge. L'acte de donation daté du 12 janvier 1872 nous fournit une information intéressante où la superficie de la boutique est décrite: « une boutique de forgeron [...] ayant dix-huit pieds de front [5, 48 mètres] sur seize pieds [4,87 mètres] de profondeur ». C'est alors un bâtiment de forme carré qui possède environ la moitié de l'espace actuel plutôt de forme rectangulaire (6 mètres de front par 12 mètres de profondeur).

Plutôt que de se chercher une nouvelle résidence, suite à son mariage avec Marie-Louise Dufour le 17 janvier 1872, William Riverin décide d'ajouter un deuxième étage à sa forge où sa famille pourra s'installer en permanence à son aise. Le tout nous est connu par un projet de l'un de ses voisins, en date du 16 juillet 1875, où il est indiqué que « le dit Guillaume Riverin a fait construire et édifier dans le cours de l'année dernière [i.e. 1874] un second étage en bois destiné à servir de logement pour lui-même et sa famille ». Le tout n'a pas l'heur de plaire au voisinage et encore moins le fait qu'il « fait en ce moment construire en arrière de la boutique de forge et de l'étage qu'il a fait bâtir [...] une rallonge devant avoir deux étages ».

Nous ne connaissons pas la conclusion de cet imbroglio mais les travaux, chose certaine, ont été effectués et

confèrent à la forge Riverin son allure typique actuelle. Le toit de type mansardé date sans aucun doute de cette époque, car cette technique permettait d'accroître l'espace habitable sous le toit comparativement à ceux à deux versants. De l'espace, le couple en aura grand besoin. Treize enfants naissent de cette union et William Riverin peut même revendiquer avec succès l'obtention d'une terre selon la loi de l'époque, sous le gouvernement du Premier ministre québécois Honoré Mercier, pour un treizième enfant vivant... Il reçoit un lot situé autour du lac à Jacob.

Le 8 octobre 1896, William Riverin fait rédiger un testament où il lègue tous ses biens à sa femme Marie-Louise Dufour. Il ne peut parapher le document bien qu'il dise « savoir signer » en raison de « sa faiblesse ». William Riverin décède 4 jours plus tard.

Une troisième génération (1896-1966)

La troisième génération de Riverin, après quelques années de partage du travail entre frères, est marquée par la présence de Gustave Riverin (1880-1966), celui qui fut à la tête de la boutique de forge pendant le plus grand nombre d'années.

Gustave Riverin est né le 6 février 1880. Il n'est pas du tout le fils aîné. De prime abord, ses frères Georges (1872-1966) et Philippe (1876-1922) semblent devoir hériter de la boutique de forge bien avant lui. Au recensement de 1891, Georges et Philippe opèrent la forge avec leur père William Riverin. Gustave n'a alors que

10 ans. Dix ans plus tard, les trois frères semblent se partager le travail à la boutique de forge. Les deux frères aînés, Georges et Philippe, décident pour une raison ou l'autre, le 10 novembre 1906, de faire l'acquisition d'un lot (580-10) située devant l'église de La Malbaie, dans un nouveau développement découpé à même la propriété de Duggan. En 1911, Gustave Riverin est le seul forgeron à l'œuvre dans le bâtiment. Quelques mois plus tard, le 28 septembre 1912, sa mère Marie-Louise Dufour fait don à son fils Gustave Riverin de la boutique de forge à titre de donation entre vifs. Fait notable, le 20 juillet 1920, Gustave Riverin devient le propriétaire officiel du fond de terre où sa boutique de forge est érigée. Le bail emphytéotique prend fin et un véritable titre de propriété est établi à la suite de la vente du seigneur E.J. Duggan.

Pendant près de 65 ans, Gustave Riverin est donc à la tête de la forge Riverin avec sa femme Gabrielle Lapointe qu'il a épousée le 29 octobre 1912. De son vivant, la pratique du forgeron perd progressivement de son importance. L'automobile supprime bientôt complètement le cheval comme moyen de transport. Plusieurs forgerons cessent de pratiquer ou se convertissent en mécanicien comme dans la famille Cauchon de Rivière-Malbaie. Gustave Riverin demeure peu ouvert à un changement de vocation de sa boutique de forge jusqu'à sa mort survenue le 26 septembre 1966.

Une quatrième génération (1966-2004)

La quatrième génération a vu apparaître sous la main de Louis Riverin un repositionnement unique dans l'histoire de Charlevoix. Suivant un long héritage d'artisan, ce dernier a opéré une reconversion des activités de la boutique et débuté une production artistique reconnue à travers le monde particulièrement avec ses coqs soudés à l'étain.

Né le 25 août 1918, Louis Riverin n'est pas le fils aîné de la famille. Ses frères semblent préférer d'autres domaines avec un avenir plus certain que celui de forgeron. Selon les témoignages, il commence à travailler avec son père dans la forge à l'âge de 16 ans. Louis accompagne son père pendant près d'une trentaine d'années. Son père décède sans testament. Après une succession plutôt longue, le 31 octobre 1967, Louis Riverin devient finalement l'unique propriétaire de la boutique de forge.

En 1962, il réalise un premier coq soudé à l'étain. Son père semble être demeuré peu réceptif à ce type de production. Mais, avec son décès, Louis Riverin pourra

faire à sa guise. Notamment avec le concours de la famille Desmarais, les œuvres produites par Louis Riverin connaissent un grand succès. Plusieurs maisons du boulevard des Falaises et d'autres à travers le monde comptent des œuvres en fer réalisées par Louis Riverin. Aujourd'hui, la production de Louis Riverin constitue une collection inestimable et un riche patrimoine charlevoisien à mieux faire connaître.



Premier coq en fer forgé réalisé par Louis Riverin pour Benoît Warren en 1962

Photo: Gilles Legault

À l'aube de l'an 2000, sa femme Marie-Pierre Maltais décède. L'épreuve est difficile. Sans enfant pour continuer son œuvre, Louis Riverin décède le 20 novembre 2004. Ses sœurs héritent de la forge.

Un avenir incertain (2004-2015)

Une lueur d'espoir apparaît à la fin de 2005. La Ville de La Malbaie amorce un processus visant à s'assurer de la protection de la forge Riverin. Le 25 janvier 2006, le bâtiment fait l'objet d'une citation par la municipalité de La Malbaie. À l'article 3, on peut y lire : « Il est du devoir du propriétaire du monument historique de prendre toutes les mesures nécessaires pour conserver cet immeuble en bon état, le tout conformément au présent règlement ». À la suite d'actions, notamment du Docteur Jean-Luc Dupuis des Amis de la Forge et du président de la Société d'histoire de Charlevoix, le 5 avril 2007, la forge Riverin est officiellement vendue à la Ville de La Malbaie. La vente inclut tout le contenu de l'immeuble sauf le feu de forge et le soufflet qui sont la propriété du Musée de Charlevoix.

Depuis cette date, outre des travaux afin de sortir les pièces du bâtiment, aucune somme n'a été investie afin d'entretenir le bâtiment. Une menace de démolition plane. L'avenir de la forge Riverin est plus qu'incertain.

Témoignages LOUIS RIVERIN: UN GRAND ARTISTE



Collection privée

L'ensemble de l'ornementation en fer forgé de la résidence Cantero a été réalisé par Louis Riverin

LES ORIGINES

*Témoignage de madame Fernande Cantero, villégiatrice sur le boulevard des Falaises à La Malbaie.
(Propos recueillis en décembre 2006 par Serge Gauthier)*

Madame Cantero et son époux monsieur Antonio Cantero possédaient une résidence d'été sur le boulevard des Falaises à Pointe-au-Pic dans les années 1950 et 1960.

C'est le couple Cantero qui a amené, en premier lieu, monsieur et madame Paul Desmarais visiter l'atelier de Louis Riverin, au début des années 1960. Les Cantero avaient connu Louis Riverin par l'entremise du villégiateur et historien d'art Patrick Morgan qui encourageait le forgeron à réaliser des sculptures sur fer depuis plusieurs années.

Madame Cantero croit que le talent de Louis Riverin n'a pu s'affirmer qu'après la mort de son père Gustave Riverin (survenue en 1966). Avant cela, Louis Riverin devait sculpter en se cachant car son père n'aimait pas cela.

Le couple Cantero a commandé, au fil des ans, plu-

sieurs œuvres à Louis Riverin : un bougeoir, un lampion, une flèche en fer pour un coq sculpté. Madame Cantero allait souvent à l'atelier de Louis Riverin avec des amis qui furent vite enthousiastes face à son œuvre de sculpteur. Madame Cantero signale notamment les Desmarais qui possèdent beaucoup d'objets faits par Louis Riverin à leur maison du boulevard des Falaises à la Malbaie et à leur cottage de Sagard.

Madame Cantero se souvient de perdrix sculptées sur fer par Louis Riverin. La fille de Madame Cantero a conservé un bougeoir et des garnitures de portes de Louis Riverin qui se retrouvent à sa maison des Cantons de l'Est. Les Cantero ont par la suite cessé de venir l'été dans Charlevoix. Leur maison d'été de Pointe-au-Pic est devenue un pavillon de l'Auberge Le Petit Berger.

Soulignons que monsieur Antonio Cantero, son époux, était médecin. Il a pratiqué à Sainte-Anne-de-Beaupré. C'était un amateur de peinture. Il peignait aussi et il a déjà gagné des prix pour ses œuvres artistiques. Madame Cantero est née Kent et elle était apparentée à la famille Forget. Elle se souvient avoir fait des séjours au Domaine Gil'Mont à Saint-Irénée.



Photo: Pierre Rochette (Collection SHC)

En 1990, Brian Mulroney en compagnie de Jean-Luc Dupuis et de Paul Desmarais

LA RENCONTRE AVEC LA FAMILLE DESMARAIS

Témoignage de madame Jackie Desmarais, épouse de l'homme d'affaires Paul Desmarais et villégiatrice dans Charlevoix. (Recueilli en décembre 2006 par Serge Gauthier)

Madame Desmarais précise que son premier contact avec le forgeron Louis Riverin remonte à 1962. Cette rencontre s'est faite par l'entremise des Cantero, un couple de résidents estivaux du boulevard des Falaises que les Desmarais fréquentaient alors.

À ce moment, donc autour de 1962-1965, Louis Riverin ne produisait pas encore d'objets de fer forgé à grande échelle. Monsieur Paul Desmarais a amené des dessins d'oiseaux et de coqs incitant Louis Riverin à faire des sculptures sur fer. Louis Riverin fit alors ce type de sculptures et monsieur et madame Desmarais achetèrent ses œuvres et amenèrent leurs amis en visite à l'atelier de ce dernier : « notre tournée à la Malbaie comportait toujours un arrêt chez Louis Riverin ».

Madame Desmarais dit que Louis Riverin était un homme modeste. Il a fabriqué de nombreux objets pour les Desmarais : coqs, roses des vents, des cailles, des faisans.

Pour madame Desmarais, le talent de Louis Riverin était comme endormi avant que, grâce à elle et à son mari, son œuvre ne soit davantage reconnue. Le couple Desmarais amenait de nombreux clients à sa boutique. Madame Desmarais signale notamment le Sheik Yamani d'Arabie Saoudite qui a acheté de nombreux objets à Louis Riverin entre 1975 et 1979; elle note aussi Brock Clarke, un villégiateur du boulevard des Falaises, qui aurait aussi acheté plusieurs œuvres de Louis Riverin.

Madame Desmarais a souvent remis en cadeau à ses amis des œuvres de Louis Riverin. Elle se rappelle aussi posséder un panier en fer forgé, des meubles de piscine, des poteaux de clôture, des tisonniers, des cendriers, un balai, des décorations pour leur pavillon de chasse nommé Capucine, un hibou de cheminée avec des yeux très réussis faits aussi par Louis Riverin. Aussi une sculpture de la chasse aux faisans réalisée à partir d'une photo des Desmarais. Plusieurs œuvres de Louis Riverin se retrouveraient aujourd'hui dans des collections aux États-Unis, selon madame Desmarais.

En fait, madame Desmarais croit que le décès de l'épouse de Louis Riverin lui a ôté le désir de créer. Après cet évé-

nement le forgeron était très triste, a-t-elle pu constater. Elle dit que c'était un homme très attachant. Elle était heureuse de pouvoir l'aider. La famille Desmarais demeure, selon elle, les collectionneurs les plus importants des œuvres de Louis Riverin; André Desmarais, leur fils, possède notamment de très belles pièces. Malheureusement, elle déplore que Louis Riverin n'ait jamais eu de successeur mais elle croit que son œuvre demeurera quand même.

PROCHE DE PAUL DESMARAIS

Extrait d'un article rédigé par le journaliste Michel Vastel publié dans la revue l'Actualité en 1999:

« Certains samedis d'été, deux ou trois limousines s'arrêtent devant la forge de Louis Riverin, rue Saint-Étienne, à La Malbaie. Un président des États-Unis (note : Georges Bush père), un prince d'Arabie (note: Sheik Yamani), un Académicien (note : l'écrivain français Maurice Druon) ont ainsi passé de longs moments avec ce septuagénaire fier de montrer le vieux soufflet de cuir et l'enclume sur laquelle son grand-père a commencé à battre le fer.

C'est Louis Riverin qui a forgé la clôture de la piscine de la résidence de Paul Desmarais, à Pointe-au-Pic. Puis ce dernier lui a apporté des catalogues des meilleurs fabricants de meubles en fer forgé et lui a demandé de les copier. Il me répondait toujours d'un air bourru : "Faut que j'y pense!" dit Paul Desmarais. "Il avait ses idées et j'avais les miennes", confirme Riverin, aussi têtu que son client. Ça discutait donc un peu, mais les tables et les chaises de salon, les meubles de jardin ont toujours fini par sortir de la vieille forge de la rue Saint-Étienne. [...]

Il arrive à quelque milliardaire de commander un meuble ou une pièce de fer forgé en laissant son adresse en Australie ou au Japon. Ce n'est pas toujours simple pour les artisans de Charlevoix de faire livrer leurs œuvres à l'autre bout du monde, et parfois de se faire payer! La commande se perd parfois dans quelque entrepôt du milliardaire, qui n'a pas prévenu son personnel, et le chèque n'arrive pas.

L'artisan le signale alors discrètement à "Monsieur Paul", qui prend immédiatement le téléphone et se fait, pour un instant et très diplomatiquement, agent de recouvrement! »

REMISE D'UNE SCULPTURE DE LOUIS RIVERIN AU PAPE JEAN-PAUL II EN 1996

Entrevue réalisée avec le Très Honorable Jean Chrétien, ancien Premier ministre du Canada, par le Docteur Jean-Luc Dupuis le 30 septembre 2014.

- (Jean-Luc Dupuis): Monsieur Chrétien, vous êtes aussi un amoureux de Charlevoix...

- (Jean Chrétien) : Ah oui! J'y vais depuis 25 ans notamment pour l'Omnium de golf Jackie Desmarais au profit du Musée.

- Je me souviens de vous avoir vu à la télévision remettre un oiseau sculpté du forgeron Louis Riverin de La Malbaie au Pape Jean-Paul II.

- En effet, une magnifique sculpture de Louis Riverin. Je me rappelle le Pape était impressionné. Il l'a flatté. J'étais très heureux de lui offrir et surtout de voir avec quel plaisir Sa Sainteté la recevait.

- Comment avez-vous pensé à offrir ce cadeau fait par Louis Riverin au Pape?

- J'allais à La Malbaie voir ma fille (France Chrétien-Desmarais) et aussi mes petits-enfants qui y faisaient des séjours régulièrement. Les Desmarais demandaient souvent à Louis Riverin de faire des travaux pour leurs résidences de La Malbaie et de Sagard. Je trouvais ça très beau. J'ai visité la forge de monsieur Riverin. J'ai été très impressionné. Tout était resté comme au temps de son père, de son grand-père. Le feu de forge paraissait usé par le temps. Ma fille m'avait dit qu'elle avait acheté des œuvres de Riverin pour offrir en cadeau à des membres de la Famille Royale d'Angleterre. Personnellement, je donnais des œuvres d'art d'artistes de partout au Québec en différentes occasions. J'ai pensé offrir quelque chose de Louis Riverin au Pape. Il y avait l'histoire du coq de l'église de La Malbaie placé sur le clocher et qui n'était pas une œuvre de Louis Riverin. Mon chef de Cabinet, Jean Pelletier, qui séjournait à La Malbaie durant l'été avait été impressionné par cette histoire. Jean Pelletier a d'ailleurs téléphoné à Louis Riverin pour lui dire de regarder la télévision car : « Ce soir, vous allez passer aux nouvelles! ». Aux bulletins de nouvelles, tout cela a été diffusé et Louis Riverin en était très content. Je possède d'ailleurs des œuvres de Louis Riverin à la maison.

- Comment se sont déroulées vos rencontres avec Louis Riverin?

- Il était timide, humble, terre-à-terre, très travaillant. Il aimait le travail bien fait. Il ne fallait pas trop le déranger. C'est un peu dommage : il aurait dû apprendre son art à quelqu'un d'autre. Le bâtiment de sa forge était très vieux. Louis Riverin conservait les techniques traditionnelles.

- Connaissez-vous des gens qui ont des œuvres de Louis Riverin ?

- Ma fille en possède et aussi la famille Desmarais... Je dirais qu'il était un des plus grands forgerons d'art. Il a été bien plus qu'un forgeron qui « ferrait les chevaux » comme il y en avait autrefois. Il est devenu un véritable artiste.

- Louis Riverin a connu le temps de la forge traditionnelle et son père ne voulait pas qu'il fasse des œuvres d'art....

- C'était un très grand artiste!

- Monsieur Chrétien on va devoir se quitter...

- Je veux dire, en terminant, que Louis Riverin est un modèle. Il a connu une époque ancienne et traditionnelle et il s'est adapté aux changements et à la modernisation en évoluant vers l'Art.

- Monsieur Chrétien, on peut dire que vous êtes un ami de la Forge Riverin...

- Un admirateur même!

- Nous travaillons fort à préserver la mémoire de Louis Riverin et nous savons désormais que nous avons avec nous un ancien Premier ministre du Canada. Merci à vous!

- Je vous souhaite la meilleure des chances!

SUR MON PARCOURS: TÉMOIGNAGE DU DOCTEUR JEAN-LUC DUPUIS

Entrevue réalisée le 20 février 2015 auprès du Docteur Jean-Luc Dupuis par Serge Gauthier et Christian Harvey.

« Au début des années 1980, lorsque je suis venu habiter dans Charlevoix, j'ai été tout de suite impliqué au Conseil d'administration du Musée régional Laure-Conan (devenu plus tard le Musée de Charlevoix). J'ai alors décidé de rencontrer tous les artistes de Charlevoix,

tant dans l'Est que dans l'Ouest de la région. J'ai rencontré Berthe Simard, les Bouchard, les Bolduc, Gérald Mailloux, je les ai tous rencontrés. Évidemment aussi Louis Riverin qui était tout proche à La Malbaie. Je l'ai connu dès le début des années 1980. Et ça été comme "un coup de cœur" et j'ai toujours été attaché au patrimoine et sa forge avec son feu m'impressionnait beaucoup. J'ai commencé à le rencontrer chaque semaine ou presque et c'était sur mon chemin en me rendant à l'hôpital de La Malbaie. Alors, j'allais dire bonjour à Louis et le regarder travailler.

Et je me suis mis à acheter des objets. Il ne m'a jamais fait de cadeau même si j'étais son médecin. Un bon jour, j'avais fait une commande à Louis et trois semaines plus tard je reviens à son atelier. Il me dit : "Madame Desmarais a vu la pièce et elle la voulait tellement, je n'ai pas pu la retenir!". Je lui ai dit "tu ne me fais plus jamais cela!".

C'était un homme taciturne, renfermé, mais un bourreau d'ouvrage. Avec le temps, nos liens se sont renforcés. J'ai cherché à voir comment il travaillait : ses moules, la dinanderie, comment il martelait constamment toutes les petites ailes de ses oiseaux. J'ai compris qu'il ne faisait pas seulement de l'utilitaire mais surtout des choses artistiques. La forge Riverin a été sur mon parcours pendant des années.

Un bon jour, il m'a fait monter au deuxième étage de son bâtiment de forge où il habitait. J'ai rencontré sa femme. C'est devenu un ami. J'ai tenté, par la suite, de relever des traces de ses œuvres chez divers collectionneurs. J'en ai trouvé beaucoup dans les maisons du boulevard des Falaises. J'en ai vu beaucoup chez la famille Desmarais. J'ai ensuite commencé ma propre collection d'objets de Louis Riverin.

C'était un homme isolé. Il n'avait pas beaucoup d'amis, je crois. Sa vie, c'était sa forge. Les gens devaient aller le voir là, dans sa forge. Il est venu une seule fois chez nous. Je possède des pièces assez uniques comme des coqs, bien sûr, mais aussi des hiboux, des chiens, des chenets très particuliers. Je pense avoir le plus beau chenet de Louis Riverin. Le dernier chenet que Louis Riverin a fait pour moi, je n'ai pas voulu qu'il poursuive son travail, il était trop beau. Il s'agit d'un homme et d'une femme, je lui ai demandé de ne pas les « passer au feu », ils étaient beaux comme ça.

Il avait sa production habituelle faite à partir de son inspiration personnelle. Il recevait aussi de nombreuses commandes. Par exemple, il a fait une série de statuettes et après il a cessé. Il a fait une série de "petits coqs" en

"cuir repoussé" et il a arrêté à un certain moment. Il concevait des séries d'objets pendant un temps et c'était fini après. Pour les commandes, il disait toujours : "Non, je ne suis pas capable de faire ça!". Je lui disais : "Louis, tu es capable!". Et puis, il le faisait. Il trouvait toujours le moyen de le faire.

Il manquait un peu de confiance en lui. À l'époque, son père n'avait pas aimé son tournant artistique. Mais, le désir d'être un artiste était trop fort chez Louis Riverin. Les coqs étaient faits à partir de moules et les autres œuvres en conception. Comme je lui avais demandé un hibou, il m'avait dit qu'il ne pouvait pas faire cela. Trois semaines plus tard, le hibou était fait. Il avait décidé de mettre de la peinture sur certains de ses coqs. C'était son idée.

Mais, ce qui a été le plus difficile dans sa vie d'artiste, là où il s'est senti renié par sa communauté, ce fut lors de la fameuse histoire des "quatre coqs".»

L'HISTOIRE DES QUATRE COQS

(Rédigé d'après les propos recueillis auprès du Docteur Jean-Luc Dupuis par Serge Gauthier en 2006 et 2015)

a) La perte du premier coq

L'histoire commence au début de la décennie 1980, alors que le coq sculpté qui se trouvait, depuis bien des années, au sommet du clocher de l'église de La Malbaie a été retiré suite à de forts vents. Les paroissiens se sont vite émus de cette perte et ils ont demandé le remplacement du coq sculpté.

b) L'installation d'un deuxième coq

Le curé de La Malbaie décide donc de remplacer le coq sur le clocher de l'église de La Malbaie. À cet effet, il fait une commande à un artiste beauceron qui sculpte un coq pour la paroisse de La Malbaie. Ce coq est placé sur le clocher de l'église par la suite, ce qui fait énormément de peine au sculpteur Louis Riverin de La Malbaie qui ne comprend pas - surtout en tenant compte de sa réputation bien établie - pourquoi ce n'est pas lui qui a été choisi pour sculpter le coq du clocher de l'église de sa paroisse.

c) Le troisième coq offert par le Docteur Jean-Luc Dupuis.

Durant la même période, le Docteur Jean-Luc Dupuis offre un coq sculpté par Louis Riverin à la Fabrique de La Malbaie. Toutefois, le curé refuse de remplacer le coq

de l'artiste beauceron par celui de Louis Riverin. L'affaire en reste là pour un certain temps.

d) Le quatrième coq et son installation sur le clocher de l'église de La Malbaie.

Finalement, en 1997, Jean-Luc Dupuis obtient auprès du curé de La Malbaie d'alors – qui n'est plus le même que celui des années 1980 - qu'un coq sculpté par Louis Riverin soit finalement placé au sommet du clocher de l'église de La Malbaie et que le coq de l'artiste beauceron soit retiré. L'événement demeure mémorable pour tous les paroissiens de La Malbaie. La télévision communautaire de Charlevoix-Est a filmé l'installation. Ainsi, grâce aux efforts répétés du Docteur Jean-Luc Dupuis, un coq sculpté par Louis Riverin trône finalement au-dessus de l'église de La Malbaie. Il aura donc fallu quatre coqs sculptés avant de conclure favorablement ce fait d'histoire locale.



L'installation du quatrième coq en 1997

Collection privée

LE CANARD DU PREMIER MINISTRE CANADIEN BRIAN MULRONEY

(Rédigé d'après une entrevue du Docteur Jean-Luc Dupuis faite par Serge Gauthier et Christian Harvey le 20 février 2015)

« Lorsque j'étais Président du Musée de Charlevoix, je m'occupais du dossier de la relocalisation de cette institution. Parmi mes contacts, j'avais Marcel Masse alors Ministre dans le Gouvernement fédéral et il fallait me rendre jusqu'au Premier ministre du temps Brian Mulroney. Mon alliée la plus sérieuse dans ce dossier fut Madame McDonald-Stewart. Elle m'a dit : "je crois à votre projet et je vais vous aider".

J'ai demandé : "Madame accepteriez-vous de venir avec moi rencontrer le Premier ministre?". Elle a répondu : "Oui, Docteur!". Bien sûr, je ne voulais pas arriver devant le Premier ministre les mains vides. J'ai demandé à Louis Riverin de faire un canard pour le Premier ministre Mulroney. Le matin – je devais voir le Premier ministre en après-midi - j'arrive à la forge et Louis Riverin avait fabriqué un canard splendide et il lui avait attaché le bec avec un ruban adhésif et il faisait dire au Premier ministre de ne pas enlever le ruban adhésif avant d'arriver chez lui car autrement le canard allait trop jacasser.

Je n'ai jamais oublié cet après-midi-là. Nous étions dans une salle au Domaine Forget à Saint-Irénée. Madame McDonald-Stewart et moi avons attendu quatre heures pour voir le Premier ministre! Finalement, le Premier ministre est arrivé. Je lui ai présenté madame McDonald-Stewart. Après une discussion d'une dizaine de minutes, je lui ai remis le canard et je lui ai dit de ne pas enlever le ruban adhésif qui lui entourait le bec avant d'être rendu chez lui car le canard allait jacasser. Le Premier ministre a bien ri de cela et il était très heureux de recevoir ce beau présent. »



Chenets réalisés par Louis-Marie Riverin

ACHAT DE LA FORGE RIVERIN PAR LA MUNICIPALITÉ DE LA MALBAIE

(Entrevue réalisée avec le Docteur Jean-Luc Dupuis par Serge Gauthier et Christian Harvey le 20 février 2015)

« Les dernières années de la vie de Louis Riverin ont été difficiles. Il était déprimé suite à la mort de sa femme. Il a commencé à être malade et je l'ai amené à l'hôpital. Avant qu'il ne meure, je lui ai promis de sauvegarder sa mémoire et son œuvre.

C'est alors que j'ai créé les « Amis de la Forge Riverin ». J'ai invité la famille – les sœurs de Louis Riverin étaient les héritières - à vendre la forge à la Municipalité de Ville La Malbaie. Le Conseil de Ville avait alors cité le bâtiment. Il y avait un autre projet d'un acheteur mais qui ne tenait pas compte du caractère patrimonial de la Forge. J'ai communiqué avec le maire de la Malbaie, Jean-Luc Simard, afin que la Ville achète la Forge. J'ai négocié le prix d'achat entre les sœurs de Louis Riverin et la Ville. La Ville a acheté la forge, avec promesse de la mettre en valeur.

Le dossier s'est ensuite retrouvé au CLD de Charlevoix-Est où il s'est empêtré. Beaucoup d'argent a été dépensé, mais au Conseil de Ville il n'y avait personne qui avait un vrai mandat culturel pour surveiller comment les fonds étaient dépensés. Il y a eu des études d'architecture, des inventaires... finalement tout a tourné en rond pendant tellement d'années que moi je n'assistais même plus aux réunions du CLD car rien n'avancait. Il y a eu une réunion à La Malbaie avec les responsables du Ministère de la Culture du Québec en 2014. Le Ministère pouvait y aller d'une subvention autour de 200 000\$ et l'on a alors appris que la Ville ne voulait pas investir. « Les Amis de la Forge Riverin » (Avec l'appui d'André Desmarais) pouvait y aller pour près de 50 000\$. J'étais alors convaincu qu'on pouvait rénover la forge. J'ai fait faire une expertise sur le bâtiment. J'ai demandé l'appui de Colin Cabot et de BMR Henri Jean et ils étaient prêts à m'appuyer. Il y avait les « Amis de la Forge Riverin », la Société d'histoire de Charlevoix, le Musée de Charlevoix qui étaient prêts à avancer aussi mais la Ville de La Malbaie ne voulait pas. Ils ont refusé 250 000\$ et il y a eu pour 40 000\$ dépensés en études. En fait, il y avait près de 300 000\$ disponibles sur la table pour rénover la forge. Cela aurait pu protéger le bâtiment pour longtemps mais la Ville de La Malbaie a refusé de s'impliquer. »

Et maintenant, est-ce la fin pour la Forge Riverin?

Photo: Christian Harvey

LE JOURNAL D'ANGÉLIQUE SIMARD (NÉE GILBERT)

Par Jean-François Gingras

Depuis quelques mois, la Société d'histoire de Charlevoix compte dans ses archives un document extraordinaire, inusité. C'est le journal manuscrit d'une femme ayant joué un rôle significatif dans l'histoire de Saint-Urbain et de Baie-Saint-Paul pendant près de quarante ans : mon arrière-grand-mère Angélique Simard (née Gilbert). Elle fut l'épouse d'un marchand général et a poursuivi ce même commerce après la mort de son époux.



Ce document fut découvert suite au décès de ma grand-mère, Marie-Anna Simard, fille d'Angélique, en 2008. Elle avait conservé durant toute son existence ces fragments de la vie de sa mère. C'était ma grand-mère et, comme l'étaient encore les petits-fils à la fin du 20^e siècle, j'étais très proche d'elle et j'allais la voir souvent. Mais j'ignorais l'existence de ce document jusqu'à sa mort, tout comme mon père et ses frères.

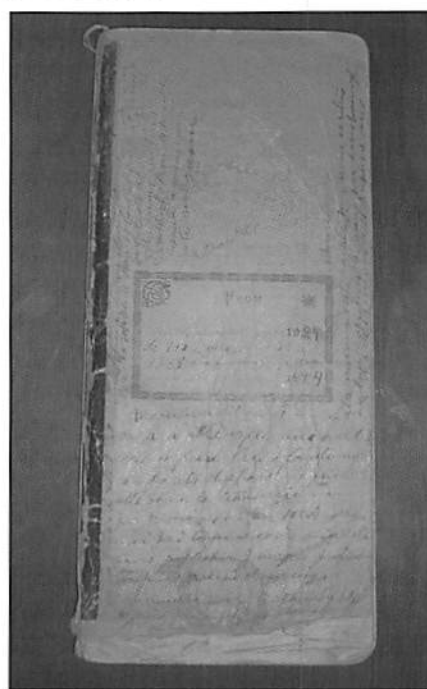
Alors, j'ai entrepris de déchiffrer ce journal à l'été 2010. Il m'a fallu de la patience. J'ai trouvé ce journal extraordinaire par la richesse des informations qui s'y trouvaient sur le quotidien de la famille, le fonctionnement du magasin général, la vie du village et ses bouleversements et le point de vue privilégié d'une entrepreneure charlevoisienne sur les événements locaux, provinciaux

et internationaux du temps. Je vous propose ainsi une incursion dans la vie de cette famille - ma famille - bien ancrée dans le Charlevoix de la première moitié du 20^e siècle.

Le manuscrit s'ouvre sur la généalogie de son mari, Joseph Simard fils d'Hyppolite Simard et de Reine Picard des Trois Maisons, remontant jusqu'à leurs grands-parents. Elle débuta l'écriture en 1924, en compilant des faits antécédents et en y ajoutant quelques lignes à chaque semaine.

On y découvre, au fil du récit, les naissances des enfants, les décès de certains (une réalité à laquelle nous sommes moins confrontés de nos jours). Je me demande quel était son état d'esprit lorsqu'elle soulignait le décès d'un de ses enfants en poursuivant avec la naissance d'un autre quelques mois plus tard. Tristesse? Résignation?

Joseph Simard et Angélique travaillaient dans leur magasin de longues heures. Joseph était le maître d'œuvre et Angélique tenait les comptes et les livres. Le journal regorge de détails tels que les inventaires du magasin, le salaire des commis qu'ils engageaient ou l'évolution du commerce. Outre le magasin général, ils faisaient commerce du bois, de peaux de renards et même de l'essence, ce nouveau produit prometteur et déjà nécessaire dans les années 1930.



Le journal

Photo: Christian Harvey



Coll. Jean-François Gingras

L'inondation de 1936 à Baie-Saint-Paul

La vie de commerçant est remplie d'anecdotes révélatrices quant aux mœurs du temps. Autre époque, autre taxe : il y avait des inspecteurs d'impôt qui devaient passer et évaluer les livres avant de déterminer le montant que le commerçant devait payer. En lisant ces notes, on peut y déceler une légère amertume...



Coll. Jean-François Gingras

La famille d'Angélique et de Joseph Simard

« J'aimait pas cela payé taxe au gouvernement, mais il fallait payé pareil. » (p. 35). On y apprend aussi le salaire versé à un commis du magasin en 1928 : 25\$ par mois. Était-ce bien payé à cette époque? Les historiens de la

Société d'histoire de Charlevoix répondraient avec plus d'objectivité que moi à cette question¹.

Au-delà de leurs aventures de commerçants, Angélique écrivait sur la vie du village, de même que sur les événements marquants pour la communauté. Par exemple, l'année 1924-25 semble avoir été particulièrement agitée. Elle fait le récit d'inondations à répétitions à l'automne 1924 qui paraissent presque effrayantes avec des dommages importants et de nombreux dangers courus par les résidents du village soudainement envahi par les eaux. Il faut travailler dur pour sauvegarder ses biens. Les Simard accueillirent ainsi des concitoyens moins fortunés qu'eux. Les images du Sacré Cœur ne furent pas suffisantes pour ralentir la crue et la famille déménagea même chez Téléphore Simard (possiblement un parent de la famille) avant que « les ponts ne partent » (p. 28).

Également, l'hiver 1924-1925 vit la frayeur se poursuivre au sein de la communauté. Alors que le souvenir des crues de septembre, octobre et novembre est encore frais à la mémoire des Baie-Saint-Paulois(es), ces derniers durent subir en plus un tremblement de terre historique le 28 février 1925 causant peu de dégâts aux maisons, mais davantage aux routes et autres infrastructures. Et le journal d'Angélique Simard (Gilbert) relate ainsi bien d'autres faits divers jusqu'en 1940.

En plus des événements liés à la famille, au commerce ou à la vie du village, Angélique termine ce volume en y transcrivant quelques recettes de remèdes probablement issus des traditions des Premières Nations. Elle nous partage ses remèdes tant pour les brûlures que l'eczéma, les maladies de foie ou un « remède sauvage pour la maladie de cœur » (p. 177).



Coll. Jean-François Gingras

Résidence d'Angélique Gilbert et des enfants, sur la rue Saint-Jean-Baptiste à Baie-Saint-Paul, vers 1940

Ma grand-mère Marie-Anna Simard me racontait plusieurs histoires de son enfance au sujet de sa mère, de son père, du magasin et de ses clients. Pour le jeune enfant que j'étais ces histoires étaient fascinantes. Elles le demeurent encore pour moi, même si je suis maintenant un adulte. Tous ces faits entremêlent généalogie, économie et sont comme des images d'un temps révolu, que je n'ai jamais connu. Originaire de Sherbrooke, cela me fait sentir comme l'un des leurs, l'un des vôtres. Je pouvais par le truchement des Gilbert-Simard et de leurs aventures, partager des paysages, des personnages et des grands moments de l'histoire du village avec eux, avec vous. Mon intérêt pour l'histoire fut certainement encouragé par cette grand-mère généreuse de ses souvenirs issus de son passé familial.

Les entrées du journal, pages toutes noircies par Angélique, se terminent en 1940. Elle y donna une suite, des années 1941 à environ 1945 ou 1946. Ce deuxième volume était en possession de la jeune sœur de ma grand-mère prénommée Élisabeth. Malheureusement, le temps, les déménagements et autres aléas de la vie ont eu raison de ce volume. Je ne peux que spéculer sur les impressions de cette femme, alors âgée de 60 ans racontant la vie de ses grands enfants ou envisageant sa retraite avant que la maladie ne la frappe.

Mon arrière-grand-mère aborde donc un large éventail de sujets dans son journal. C'était une femme au voca-

bulaire riche et précis, malgré le fait que l'orthographe soit parfois difficile à déchiffrer. Lisait-elle beaucoup? A-t-elle été longtemps à l'école? Peu importe : son témoignage demeure pertinent, authentique. Il permet de mesurer l'évolution de nos conditions de vie, de prendre un recul en cette époque effrénée dans laquelle nous vivons.

Femme de carrière, mère à temps plein

Les chroniques d'Angélique Gilbert racontent tout autant sa vie privée, en particulier celle de sa famille, que la vie économique du village. Elle écrit toutefois très peu de lignes à son sujet, se concentrant sur les événements rythmant la vie de famille ou du magasin.

Était-ce modestie de sa part? Ou le devoir de mémoire d'une femme ayant vécu longtemps avant les réseaux sociaux et les égoportraits? Quoiqu'il en soit, elle nous permet, au fil des pages de son journal, de reconstituer une partie de la vie de ses descendants.

La famille Simard accueillit 13 enfants, dont 8 ont survécu. Ce texte mettra en scène quelques épisodes d'une jeunesse passée à Baie-Saint-Paul dans les années 1920 et 1930. Nous croiserons les enfants dès leur naissance, dans la maladie, à l'église et au travail dans le magasin familial.



Coll. Jean-François Gingras



Coll. Jean-François Gingras

Adélia, fille d'Angélique, devenue Soeur Sainte Angélique

Gérardine Harvey, fille d'Angélique, avec un châle en peau de renard dans les années 1930

Commençons par le point de départ : Angélique Gilbert maria Joseph Simard à Saint-Urbain le 27 janvier 1902. Cette jeune femme de 20 ans unissait alors sa destinée avec un commerçant de 26 ans. Dès la fin de cette année naquit une petite fille, Marie-Ange Adélia, suivie par 12 frères et sœurs jusqu'en 1926. Derrière ce nombre impressionnant se cache une réalité courante du temps : la mortalité infantile. En effet, avant l'âge des hôpitaux et de l'assurance-maladie, nombre d'enfants succombaient à des maladies contagieuses ou maintenant appelées « infantiles ».

De fait, Marie-Ange Adélia, « Jos Leopaul » (dixit page 3), Joseph Adam, Joseph Arthur Gilbert ainsi que Marie-Marguerite Angélique sont décédés en bas âge, soit de 12 jours après leur naissance jusqu'à quatre ans et demi. En croisant les dates des naissances et décès, on s'aperçoit que les Simard ont inhumé Marie-Ange Adélia le 28 janvier 1905, alors que devait naître Joseph Adam en avril suivant. Cela nous apparaît particulier, en 2015, de voir ces gens traverser un deuil tout en anticipant un heureux événement. On ne connaît pas les causes exactes de ce décès ou des autres. Les seuls détails évoquent la durée de la maladie; par exemple six jours pour Joseph Adam ou 24 heures pour Joseph Arthur Gilbert en septembre 1909.

Il faut mentionner qu'un neveu orphelin, Antonio Gilbert, a rejoint la famille Simard jusqu'à l'âge de quatre ans (page 165), ayant perdu sa mère jeune (en couche?). Par la suite, il est écrit que son père est disparu alors qu'il n'avait que 9 ans et qu'un oncle qu'il l'avait recueilli est mort lorsqu'Antonio avait 15 ans. On apprend son pas-

sage chez les Simard au détour d'une transaction immobilière : en 1939, sa tante Angélique lui achète une maison qu'elle lui « loue » de façon à ce qu'il ne paie pas d'intérêts. Ce neveu, devenu grand a déjà, à ce moment, une famille de 12 enfants (11 filles et 1 garçon) et est éleveur de renards. Avec Antonio d'abord, puis la marmaille qui arrive, les matins promettaient d'être agités dans la maison! En plus des déjeuners, les enfants allaient à l'école à des niveaux différents et se préparaient en conséquence.

Dans le second regroupement d'événements, nous les retrouvons donc au sortir du berceau et de la petite enfance. Le journal contient peu de détails sur leur vie quotidienne, leurs occupations ou leurs loisirs. Nous pouvons supposer que les préoccupations étaient fort différentes des nôtres, et le temps investi bien autrement. Marie-Anna se rappelait de sa mère comme étant bien pieuse, comme la quasi-totalité de ses concitoyennes et concitoyens, ce que confirme le journal par le type d'événements consignés. Par exemple, nous avons presque toutes les dates où les enfants ont reçu les premiers sacrements. Ils ont tous fait leur première communion à l'âge de cinq ou six ans; leur confirmation entre six et dix ans et leur communion solennelle entre neuf et treize ans. Les études et les sacrements rythmaient donc la jeunesse des enfants.

Ces grandes occasions nous font aussi connaître les différents évêques² s'étant succédés dans ces mêmes années. En 1913, Adélia se fait confirmer par Mgr Al. J. Labrecque, alors que Mgr F.X. Belley apparaît en 1918. Gilbert Adam et Adélia ont fait leur communion so-

lennelle avec le curé Jos Girard en 1922. Nous savons que la cérémonie autour de ces sacrements avait lieu au Couvent de la Congrégation Notre-Dame pour quelques-uns des enfants, alors qu'on ignore le lieu pour les autres. Par défaut, ce devait probablement être l'église du village, ce pourquoi le couvent devait être un détail d'intérêt. Et on retrouve un autre évêque lors de la première communion de Patrice Albéric en 1932, Mgr Lamarche. Albéric fait aussi figure d'exception en recevant la communion solennelle à l'Académie St-Joseph des Frères Maristes en 1939.

En effectuant un dernier bond dans le temps, nous retrouverons la fratrie au seuil de l'âge adulte. En 1926, Angélique tenait les livres du magasin et organisait les inventaires à chaque année depuis 24 ans. C'est alors, qu'Adélia (17 ans) vint prêter main forte à sa mère. On retrouve plus loin une marque d'appréciation de sa mère qui, au bout d'un an, écrit « qu'elle tient bien ça » (page 64). Au mois de mars 1927, on apprend qu'à 14 ans et demi, Gérardine doit abandonner le couvent (l'école) pour remplacer Adélia qui tomba malade pendant deux mois ainsi que pour aider sa mère à la maison car ils n'avaient pas de « servante » (page 64). Cet exemple illustre une autre réalité courante dans les familles à cette époque. Ce changement est triste puisque Gérardine rate ainsi l'obtention de son diplôme pour avoir manqué un jour de classe, le dernier (les examens sans doute). Nous ne saurons jamais si Gérardine a repensé à ce moment plus tard dans sa vie, comme celui qui marqua pour elle le début de 70 ans dans le commerce à Baie-Saint-Paul, puis à Pointe-au-Pic³ (sous le nom de Harvey, suite à son mariage).

L'année 1926 vit également l'arrivée de Gilbert Adam au magasin pour opérer le tout nouveau camion acheté en juin, un Graham Brothers d'une tonne et demie. Maintenant bien équipés, les Simard livraient à Saint-Urbain, Saint-Hilarion et Sainte-Agnès en assurant deux ou trois voyages par jour (page 58). Gilbert, 16 ans, se faisait accompagner par M. Marcotte, parce qu'il n'avait pas encore l'âge d'avoir sa « licence ».

Adélia fera un choix fréquent avant la Révolution tranquille et quasiment disparu de nos jours : « aller se faire religieuse » (page 87). À presque 20 ans, elle a débuté le processus pour joindre la Congrégation Notre-Dame, dont la maison-mère se trouve à Montréal. C'est toute une distance pour l'époque. Toute la famille aurait bien pleuré ce départ « pour toujours ». Son père, ses frères et ses sœurs l'ont reconduite à la station (la gare de trains de Baie-Saint-Paul) avec son cousin l'abbé Patrice Tremblay, ecclésiastique en 4^{ième} année. Sa mère, préfé-

rait « encore cela que si elle c'était marié a cette âge la 19 ans et 11 mois ».

En compilant ces morceaux de jeunesse du début du vingtième siècle, nous pouvons conclure : autre époque, autres mœurs. Nous pourrions également rajouter: autre époque, autres moyens; autre époque, autre santé; autre époque, autre éducation; autre époque, autre rapport à la mort. En relisant toutes ces entrées de journal à propos des naissances, des maladies ou des décès, nos systèmes d'aqueduc, les mesures de santé publique ou notre réseau de la santé apparaissent comme d'autant plus précieux. Angélique Gilbert payait ses impôts à chaque année lorsque l'inspecteur s'arrêtait au magasin, mais en rechignant : à rebours, elle aurait certainement préféré sacrifier quelques dollars plutôt qu'une parcelle de son cœur à cinq reprises.



Ma grand-mère, Marie-Anna Simard, au tournant de la vingtaine.

Coll. Jean-François Gingras

En terminant sur une note plus personnelle, ma grand-maman comme ses frères et sœurs ont grandi au rythme des affaires du magasin général, jusqu'à y travailler pour certains d'entre eux. Autrement, leur jeunesse s'est déroulée entre la maison, l'école (le Couvent ou l'Académie) et l'église pour y recevoir les sacrements. Il n'y a pas de mention de jouets, de jeux, de musique ou autre. Ni dans le journal, ni dans les histoires de ma grand-mère. Étaient-ils absents de la vie quotidienne? Je ne peux le dire. Par contre, ma grand-mère me racontait qu'à l'âge de sept ans, elle servait déjà les autres enfants au magasin; peut-être était-ce une façon d'occuper ses temps libres?

Passée la petite enfance, l'école tirait à sa fin et on se devait d'être utile au magasin, au volant d'un camion ou encore en servant Dieu.

Note:

1. Note de la rédaction : C'était un salaire fort convenable pour l'époque.
2. Évêques du Diocèse de Chicoutimi dont Charlevoix et Baie-Saint-Paul faisaient partie à ce moment.
3. Gérardine Harvey a tenu, avec un grand succès, une Boutique d'artisanat fort célèbre à Pointe-au-Pic.

Par Raymond Falardeau



Entraînement à Mont-Joli en 1943. Jean Warren se trouve à droite.

L'enrôlement

Jean Warren de Pointe-au-Pic, comme beaucoup de jeunes de son temps, rêvait de faire sa part pour une guerre qui s'enlisait¹. Son objectif était de s'enrôler dans l'Aviation Royale Canadienne mais les exigences requises pour le prestigieux corps aérien étaient élevées. Après quelques tentatives infructueuses, c'est en 1942 qu'il est retenu comme candidat à titre de mitrailleur de bombardier. Toutefois, il doit auparavant faire ses classes comme recrue au « manning depot² » de Québec.

Étant reçu aviateur chef³ il se rend suivre sa formation aérienne à Mont-Joli à la sixième école de bombardement et de mitrailleurs qui était en partie intégrée du Commonwealth Air Training Plan⁴.

Missions au combat

En 1943, il est affecté en Angleterre dans une escadrille qui opérait des bombardiers de type Halifax, grosse machine quadrimoteurs comprenant un équipage de 6 hommes. Étant maintenant qualifié et portant le grade

de « flight sargent⁵ » il effectua quelques missions au-dessus de l'Allemagne de nuit. Au cours de la quatrième mission de vol à Cologne son appareil est abattu!

Prisonnier de guerre

Il est capturé par les Allemands dans un champ non loin du Halifax détruit. Notre aviateur est dans un piteux état, blessé par un éclat d'obus. Il est escorté jusqu'à la ville de Cologne et par la suite à Dresden, endroit où il sera interrogé.

Son premier camp d'internement sera Woobourg, un « offlag », un site où sont gardés prisonniers les officiers aviateurs. Téméraire, il s'évade avec un compagnon le 18 mars 1944. Il n'en pouvait plus et ne voulait pas mourir à cet endroit. Errant dans l'Allemagne nazie, il ne pouvait plus se cacher. Il décide donc de revenir au camp. Le 1^{er} mai 1944, il effectue une deuxième évasion encore une fois avec un ami, leur but était d'atteindre la Hollande. Ils prirent un train de marchandises comme passagers clandestins. Ils atteignent la ville de Borns ou ils resteront durant cinq semaines. Par la suite, ils



Jean Warren en 1944 en compagnie de Crest Husser, une jeune hollandaise de 3 ans dont il a sauvé la vie suite au bombardement de sa maison.

Collection privée

purent prendre un bateau pour Denveter toujours sans être vus des Allemands qui occupaient le pays. Finalement, ils atteignirent Corsel et c'est en cet endroit qu'ils furent capturés.

Conduits à la prison de Lanewach, ils sont internés dans une cellule mesurant 12 pieds sur 6 où ils sont 13! Ils eurent à déménager d'un endroit à un autre pour finalement aboutir en Allemagne au camp d'Osedorg, ce qui n'était guère enviable. Mais en cours de route, dans le train, quelques prisonniers tentent de s'échapper avec succès. Jean fait partie du groupe. Il était rendu très faible : il ne pesait que 75 livres.

Toujours sur le territoire hollandais, il est rescapé par des gens du pays qui l'aident à se cacher jusqu'à l'arrivée des Britanniques.

Une médaille

Pour son courage et ses faits d'armes en matière d'évasion, il fût recommandé pour recevoir la « Médaille de l'Empire britannique », décoration prestigieuse d'ordre militaire et civil.

Le retour

Retourné en Angleterre, il y passe quelques jours. Le

Louis Pasteur qui un ancien paquebot le ramena au Canada ainsi que mille de ses confrères vétérans. L'arrivée à Halifax se fit le 3 juillet 1945. D'un train à l'autre, il rejoint sa localité d'origine soit Pointe-au-Pic dans Charlevoix où il sera accueilli par sa famille et une foule de deux cents personnes.

L'après-guerre

Il a dû être traité plusieurs fois dans des hôpitaux afin de soigner ses blessures de guerre dues aux mauvais traitements reçus. Il se maria en 1946 avec Marie Rochette et de cette union ils eurent six enfants. Sa carrière se poursuivra comme maître de poste et ce durant dix-neuf années. En 1959, il devint maire de Pointe-au-Pic et pendant 14 années ses concitoyens lui accordèrent leur confiance et il sut accomplir plusieurs réalisations.

Jean Warren est mort en 1987.

Notes:

1. Cet article s'inspire du témoignage de Jean L. Warren publié dans l'ouvrage suivant : Léo Simard. *La petite Histoire de Charlevoix*. La Malbaie, s.é., 1987. p. 109-118.
2. Lieu où on regroupait les recrues.
3. Premier grade dans l'aviation.
4. Plan pancanadien d'entraînement de tous les pays de l'Empire.
5. Sergent senior d'aviation.

CHRONIQUE DU LIVRE

Par Serge Gauthier

Christian Harvey. *Les tremblements de terre dans Charlevoix selon les documents historiques. Effets sur les bâtiments et les terrains*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2015. 125 p.

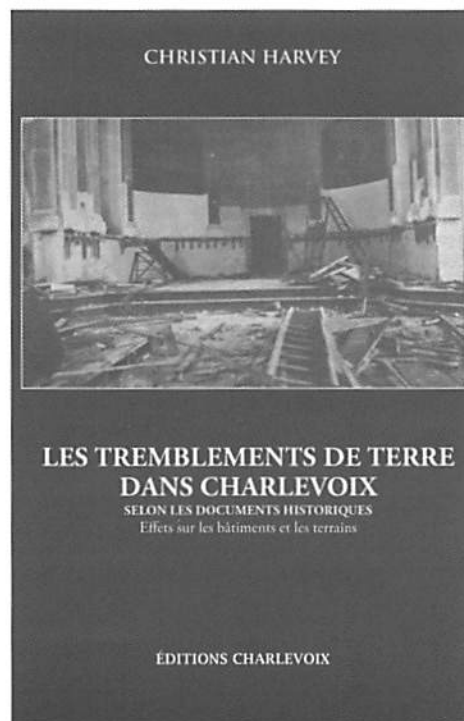
La question des tremblements de terre dans Charlevoix est maintenant presque totalement soumise à divers discours sécuritaires. En 2010, un ministre de la Santé du Québec (Yves Bolduc), allait d'ailleurs faire basculer ce sujet dans une sorte d'hystérie régionale où l'emplacement des hôpitaux de Baie-Saint-Paul et de La Malbaie deviendrait bientôt un enjeu politique plutôt qu'une discussion scientifique. En fait, l'intérêt pour le sujet s'est même éparpillé en une sorte d'activité sociale – peut-être éventuellement touristique qui sait? – surnommée « la Grande Secousse » où la population peut se prêter à des activités visant à se « prémunir » contre les risques d'éventuels tremblements de terre. Tout cela ne part pas de mauvaises intentions mais l'improvisation y prédomine sans cesse et la réflexion sérieuse ne s'y trouve pas. On a même créé une sorte de « Carrefour des Savoirs » réunissant des personnes plus intéressées à remplir des autobus touristiques pour faire voir une exposition subventionnée autour de la question géologique dans Charlevoix, que de véritable culture scientifique. Mais qu'est-ce que le grand public et la population en général peut apprendre de vraiment concret sur les tremblements de terre avec tout cela? Finalement pas grand-chose...

Heureusement, le livre de Christian Harvey consacré à cette question existe maintenant. Il ne prétend rien révolutionner mais le travail déterminé de ce chercheur permet des constatations intéressantes qui laissent croire que les dommages liés aux tremblements de terre historiques de Charlevoix (1663, 1791, 1860, 1870, 1925) ont été largement exagérés par le discours public au fil du temps. Rien de mieux que de revenir aux récits, aux faits le plus concrets possibles. Et de ne trouver là rien de bien inquiétant : quelques cheminées en pierres qui tombent, une ou deux églises en mauvais état qui sont reconstruites, des maisons de bois souples et sans danger en cas de tremblement de terre plutôt que des constructions en pierres. Les renseignements recueillis par Christian Harvey sont sans appel : les récits historiques restent, à ce jour, le meilleur moyen de découvrir les effets réels produits par les tremblements de terre dits historiques. Christian Harvey a scruté les récits manuscrits anciens, les journaux et périodiques, les cahiers de prônes des paroisses et le travail est très complet. Ses recherches sont mises en contexte avec l'histoire de Charlevoix et ne laissent pas prise aux rumeurs et aux avis manquant de sérieux. C'est un livre qui traite le sujet en profondeur, mais qui reste simple et accessible. Une réussite

et un bon succès depuis sa sortie en février 2015, ce qui confirme encore plus – si cela est nécessaire – la valeur de ce livre devenu une véritable référence.

Domage que des responsables gouvernementaux s'en tiennent encore à la mentalité « de faire peur aux gens » plutôt que d'utiliser des attitudes plus rationnelles et moins émotives. Il est vrai que les budgets pour les événements médiatiques et les hôpitaux en rehaussement sismique sont plus faciles à obtenir que ceux en vue d'une recherche véritable actuellement laissée trop souvent entre les mains de firme d'ingénieurs en quête de contrats plutôt que d'avancées scientifiques. Christian Harvey, lui, n'a pas bénéficié de subventions pour son livre et les Éditions Charlevoix l'ont publié sans appui des gouvernements. L'accueil empressé du grand public démontre bien que son optique de retenir les données historiques mises en contexte est pertinente et juste. La politique de la peur a peut-être fait son temps dans ce domaine. Restent les projets d'hôpitaux et les pseudos chercheurs plus soucieux d'apeurer les gens que de les instruire. Le livre de Christian Harvey restera au milieu de ces « chimères » comme un guide sûr et précieux. N'ayons pas peur de le consulter et le sujet en vaut la peine, surtout quand il peut enfin s'extraire des « prophètes de malheurs » et des « apprentis-sorciers » qui obscurcissent trop souvent cette question, au lieu de l'éclairer.

Pour connaître toutes les publications des Éditions Charlevoix: WWW.SHISTOIRECHARLEVOIX.COM





Décors sublimes pour
ÉPICURIENS

Dans Charlevoix, laissez-vous transporter par les magnifiques paysages. Cet été, venez visiter cette région aux accents uniques et découvrez des endroits qui vous surprendront à tous coups.

CHARLEVOIX
Que du bonheur !

tourisme-charlevoix.com
1.800.667.2276

DE MAGNIFIQUES
OEUVRES DE
LOUIS RIVERIN

